

La Sainte Famille

Benoît Virole

La SNCF avait allumé les braseros électriques sur les quais de la gare du Nord. Tous les dix mètres se dressaient des colonnes incandescentes, devant lesquelles s'agglutinaient les voyageurs en partance, tels des pénitents assemblés autour d'un confessionnal, perdus dans une cathédrale. Je me mis au plus près du tube rougeâtre, puis m'éloignais de quelques centimètres lorsque je risquais la brûlure. De l'autre côté du tube, un homme au regard terne, un voyageur de commerce ou peut-être un cadre en déplacement, plaçait ses mains à plat devant les résistances et tentait de se réchauffer au feu, retrouvant le geste ancestral du bivouac. Les cliquetis de la dalle d'annonces attiraient le regard des voyageurs, cherchant avec espoir le numéro de leur voie, puis tout revenait au brouhaha. La chaleur du *brasero* ne parvint pas à me réchauffer.

*

En arrivant à Lille, je vis la ville couverte d'une fine pellicule de givre. Le tramway glissait dans un silence d'ouate comme

La Sainte Famille

un traîneau dans une toundra urbaine. En milieu d'après-midi j'arrivai devant la maison de retraite. À ma dernière visite, le médecin m'avait longuement expliqué les signes cognitifs de la maladie neuro-dégénérative. « Votre mère n'a plus de mémoire, elle ne fixe rien. Elle n'a plus d'hippocampe... ». Aussi avais-je baptisé la maison de retraite de ma mère *la maison aux hippocampes disparus*. C'était un bâtiment clair et moderne disposant d'un jardin où les pensionnaires pouvaient s'asseoir sous des cerisiers du Japon aux maigres feuilles mais dont la floraison serait superbe au printemps. Dès le parking de la résidence, des distributeurs de savon en gel permettaient d'avoir les mains propres. Intention utile pour les pensionnaires à la santé fragile, mais surtout pour les visiteurs familiaux, petits Ponce Pilate de l'abandon domestique. Je me lavai vigoureusement les mains et rentraï dans la chambre. Ma mère se tenait assise devant un écran numérique, la main tenant une manette dont elle pressait une commande unique de ses doigts déformés par l'arthrose. Sur l'écran évoluait dans un paysage virtuel, une pétale de fleur poussée par le vent. Le jeu vidéo était mis à disposition des pensionnaires à titre expérimental. Ma mère s'était prêtée au jeu avec une facilité déconcertante. Pendant des mois, elle avait été une goutte d'eau tombée d'un nuage et parcourant les rivières et les fleuves jusqu'à la mer où, par l'évaporation, elle revenait à son point de départ. Après le cycle de l'eau, elle était devenue pétale. Je dus forcer ma voix pour attirer son regard et voir un sourire éclairer son visage. « Tu es-là ? où-vas-tu ? ». « Et bien, je viens te voir, après je rentre à Paris ». « Mais où vas-tu ? ». Je recommençais et m'arrêtais au troisième « où vas-tu ? ». Merveille de la maladie d'Alzheimer ! Devant cette pythie contemporaine, la question prenait un sens nouveau et profond. Oui, où allais-je ? Bonne question. Je ne répondis plus à ma mère, Bouddha élevé au sommet de l'instant sans mémoire. Je la regardais longuement cherchant derrière les plaies d'un grat-

La Sainte Famille

tage compulsif le visage aimé de la jeune fille de la photographie d'Harcourt ornant le piano de mon enfance.

*

En sortant de la maison de retraite, je pris un taxi pour aller faire une visite rituelle dans la banlieue de Lille. Après la mort de mon père, la maison familiale avait été vendue à perte à un jeune couple et je désirais la revoir une dernière fois. Depuis la fermeture récente de l'usine, toute la région était en perdition et ne vivait que des allocations chômage. Le jardin de la maison était à l'abandon, plein d'objets disparates réunis en petits tas, selon une logique mystérieuse. En longeant la barrière du jardin, je repensais aux jeux de mon enfance parmi les arbres plantés par mon père. Mais à la place des cabanes et des cachettes, des monticules de déchets étaient amassés. Équipements électriques, tissus, bois, verre, cartons, métaux. Une caisse pour chaque matière. Parfois, un objet se révélait composite. Il avait fallu choisir. Le métal gagnait sur le verre qui gagnait sur le bois qui gagnait sur le tissu, selon la hiérarchie ontologique des lois de la déchetterie. Les équipements électriques avaient manifestement une place à part. Cours du cuivre oblige. Derrière une fenêtre de la maison, je vis un rideau bouger. On m'observait. On devait craindre un voleur. Je m'en allais sans me retourner. Le taxi m'avait annoncé une bonne demi-heure avant de venir me chercher pour me ramener à la gare de Lille. Je ne savais que faire et j'en avais assez d'attendre dans un café minable au milieu de jeunes désœuvrés qui commençaient à s'imbiber sérieusement. En face du café, se tenait la petite église en briques rouges où, le dimanche, nous allions à la messe. De temps en temps, la petite porte latérale s'ouvrait laissant passer de vieilles femmes glissant comme des ombres dans les ruelles adjacentes à l'église. Je traversai la place et poussai la porte. L'église était sans charme

La Sainte Famille

mais la lumière irradiait les vitraux placés de part et d'autre de la nef. Mon regard fut attiré par un vitrail bleu. Joseph le charpentier frappait au marteau sur une pièce de bois tenue en étau par un valet de métal traversant de part en part le plateau de l'établi. L'enfant Jésus l'aidait à maintenir verticale la pièce de bois, sous le regard énigmatique de l'Immaculée Conception. Dans le secret d'une église déserte, debout face aux émaux d'un vitrail éclairé par un soleil d'hiver, je ricanai avec méchanceté en me moquant de la naïveté de l'iconologie catholique. Mon rire ne dura pas. Je regardai le vitrail et j'en étais troublé. Mon ricanement se transmua en un sanglot douloureux et retenu. Je luttai encore quelques instants, puis je cédai à l'apaisement des larmes.
